

Qu'aujourd'hui encore de vastes horizons spirituels s'ouvrent à partir de cette terre alsacienne, c'est ce dont je ne pris conscience que lors de ma rencontre avec Claude Vigée et grâce à l'amitié qui nous lie. Je fis sa connaissance en 1997 par l'intermédiaire d'Adrien Finck, à l'occasion d'une lecture de Vigée à la Maison des Artistes d'Edenkoben, en Rhénanie-Palatinat. J'étais un peu tendu en l'abordant, car en tant que Juif alsacien, il avait fait l'expérience directe de l'Allemagne sous son pire visage. Sa capacité toutefois à établir des passerelles sans pour autant refouler le passé qui *a priori* nous séparait, était étonnante. En cela, il ressemblait à son ami Adrien Finck, mais le surpassait par sa capacité à analyser les choses.

Pour Finck et d'autres poètes alsaciens, Claude Vigée devait jouer un rôle capital du fait de cette grande vivacité d'esprit qui lui permit de les arracher à leur existence un peu confinée. Quand je fis sa connaissance, il était professeur émérite de littérature française et comparée et vivait encore à Jérusalem où je lui envoyais mes premières lettres. Plus tard, je l'ai revu à Strasbourg, à Paris, à Bischwiller, à Seebach, et également lors de lectures à Mayence, à Alzay, à Stuttgart et à Berlin.

Je découvris un homme qui évoluait avec une souveraine aisance dans le monde littéraire et universitaire au sein duquel pourtant il détonnait. J'avais l'impression qu'il venait d'ailleurs. Avec une vitalité extraordinaire, il faisait son apparition quand on ne l'attendait plus. C'est la raison pour laquelle ses succès semblaient secrètement remettre en question les idées que l'on se fait habituellement de la célébrité. Le glorifier signifiait toujours une volonté de l'accaparer et il avait l'art d'échapper à ce cadre au sein même duquel il brillait. Les innombrables prix qui lui furent décernés pour son œuvre littéraire – le dernier en date fut le « Grand prix national de la poésie » en 2013 – me faisaient l'effet de tentatives certes touchantes, mais finalement vaines pour l'apprivoiser. Comme j'avais toujours été choqué par l'arrivisme dominant dans cette grande entreprise qu'est le monde intellectuel, son attitude subversive me fascinait. Il réussissait apparemment, sans que cela portât préjudice à son niveau intellectuel, à contourner la loi d'airain de la déformation professionnelle. Ses apparitions sur la scène littéraire et scientifique n'étaient pas pour lui l'occasion de se faire valoir. Là aussi, il demeurait celui que l'on connaissait au quotidien avec ses particularités liées à son milieu social et à ses origines. Tandis que d'autres, dans leur vie publique, se dissimulaient derrière les masques d'une objectivité impénétrable, il déjouait d'emblée de telles mascarades par son humilité. De façon assez surprenante, il avouait se sentir plutôt mal à l'aise dans la société des littérateurs, des artistes et des spécialistes de l'art, et son malaise augmentait lorsqu'il se trouvait en compagnie de gens désireux de se hisser vers les soi-disant hautes sphères de la distinction sociale.

¹ Cette évocation est extraite de : Helmut Pillau, *Wildwuchs. Eine Jugend inmitten des zerrissenen Berlin*. Berlin: Pro Business 2015, pp. 360 - 367.

Sa position relativement marginale au sein de la communauté littéraire et scientifique n'était pas motivée par des raisons purement individuelles, mais reposait également sur des principes. L'étude de ses essais m'apprit qu'il y avait aussi là derrière la volonté d'un Juif conscient de lui-même de se démarquer de la culture « occidentale ». Cette prise de distance était marquée du sceau de la spiritualité. Ce qui le dérangeait dans cette culture était le fait que tout soit subordonné au principe de la réalisation de soi. C'était aussi valable pour l'art qui servait en priorité à procurer à l'homme une représentation optimale de lui-même. On était très éloigné de l'idée que l'art pourrait justement libérer l'homme de cette focalisation sur lui-même, à condition de renoncer à l'ambition au profit d'une réceptivité et d'un esprit ouvert. Vigée souligne ce potentiel méconnu de l'art lorsqu'il mentionne le rôle de l'écoute. Dans la tradition de la pensée occidentale depuis la Grèce antique, l'ouïe fut d'emblée subordonnée à la vue. À travers l'écoute, l'homme dispose moins de l'objet perçu qu'à travers la vue. Ainsi, lorsque Vigée, inspiré par la Bible hébraïque, valorise l'écoute, il s'oppose consciemment à la tradition occidentale.

Ce qui est remarquable et hautement caractéristique de Vigée est la façon dont il met en œuvre cette opposition par le biais de son dialecte alsacien natal. Il considérait son œuvre poétique en dialecte – par exemple l'épopée lyrique *Schwärzi sengessle fläckere ém wënd* (*Les orties noires flambent dans le vent*) – comme le fruit d'une écoute patiente. Cette poésie naquit tandis qu'il prêtait l'oreille à ce qui l'émouvait sur le plan linguistique, à la sonorité du dialecte. La vitalité n'était pas liée à la sémantique, mais à la musicalité de la langue. Mais un tel projet pouvait susciter des réticences. Vigée ne prenait pas seulement le contrepied des prémisses de l'esthétique occidentale, mais également de l'environnement francophone des Alsaciens. Il retrouvait ici une vitalité qui faisait officiellement l'objet d'une discrimination par l'Etat français. Ce qui remontait en surface contredisait les normes culturelles en vigueur.

Vigée a résumé cette contrainte à laquelle étaient soumis les Alsaciens dans une formule d'une grande concision, devenue entre-temps célèbre, qui est également un appel aux poètes alsaciens jugés trop timorés : s'en tenir uniquement à ce qui est objectivement prévisible signifierait renoncer à soi-même. « Nous avons la vitalité inattendue de ceux qu'on a voulu condamner un peu trop vite à l'inexistence. » On perçoit dans cette phrase combien pour lui les intuitions du Juif rejoignent celles de l'Alsacien. Le sursaut inespéré des Alsaciens rappelle l'obstination à vivre des Juifs, en particulier après la *shoah*. Je dois avouer que je me sens aussi personnellement interpellé par cette phrase.

Mais ce serait à mon sens se méprendre sur la poésie dialectale de Vigée que de n'y voir que le témoignage d'un combat des Alsaciens pour leur autodétermination culturelle. Cela est démenti par le fait que cette poésie naît précisément d'un retour sur soi. L'Alsacien doit en effet être disposé à se mettre à l'écoute patiente ce qui est en lui pour s'ouvrir à nouveau aux sources enfouies de sa vitalité. Il accédait ainsi de nouveau à la vie d'une façon qui échappait totalement aux catégories politiques et psychologiques qui étaient les siennes. Paradoxalement, l'avenir ne réside pas pour Vigée dans les projets, mais dans un retour vers une source ancienne qui est loin d'être épuisée, voire peut-être inépuisable.

Cette façon inhabituelle qu'a Vigée de considérer les choses m'est apparue clairement, dans le cadre d'un atelier consacré à sa poésie organisé en 2013 par l'Institut d'Études juives de l'Université de Tübingen, à l'analyse d'un poème particulièrement ardu : « L'acte du bélier ». Vigée fait référence dans ce poème à l'épisode biblique du sacrifice d'Isaac par son père, Abraham. Différents commentaires de ce poème par Vigée lui-même témoignent de l'importance qu'il accorde à ce récit. De son interprétation dépend selon lui la relation qu'entretiennent Dieu

et l'homme et l'on aborde également des questions fondamentales relatives au rapport entre le judaïsme et le christianisme. Comme j'en ai fait la découverte récemment, cet épisode biblique joue également un rôle déterminant pour le philosophe israélien Omri Boehm et serait même riche d'enseignement pour la politique actuelle d'Israël.²

Qu'Abraham soit prêt à sacrifier son propre fils sur l'ordre de Dieu semble au premier abord inéluctable. Dans la mesure où l'homme reconnaît la toute-puissance de Dieu, seule une telle obéissance est envisageable à ses yeux. La tension qui habite le poème provient de ce que Vigée, comme tout Juif, est prisonnier de cet enchaînement impitoyable dont il aimerait se délivrer. Au début du poème, il se produit quelque chose d'inouï : Dieu renonce à sa toute-puissance en se sacrifiant lui-même sous la forme du bélier. Celui-ci s'adresse directement à Abraham dans la première strophe pour le lui annoncer. Dieu sort ainsi de son invisibilité et s'offre en sacrifice. Il n'apparaît pas comme de coutume en tant qu'autorité impitoyable, mais comme un amoureux de la vie, et Isaac est sauvé.

Dans son commentaire, Vigée émet l'idée que la mise à l'épreuve d'Abraham par Dieu permet également de réviser la conception que l'homme se fait de Dieu.³ Celui qui ne verrait en lui qu'une autorité impitoyable ne s'en remettrait pas vraiment à lui. Une compréhension aussi orthodoxe consisterait en outre à réduire Dieu à un seul aspect, cette orthodoxie témoignant d'une impossibilité à concevoir sa générosité créatrice. Une vérité qui se résume à détruire a-t-elle encore valeur de vérité ? Vigée découvre que la vérité qui porte l'homme doit aussi être portée par lui, sinon elle se figerait en une pureté effroyable.

Dans un autre commentaire, Vigée a recours au concept de circoncision pour éclairer l'absence d'un but fixé une fois pour toutes par Dieu. En renonçant à imposer résolument sa volonté, Dieu se circonçoit lui-même. Il devient ainsi complémentaire de l'homme qui, de son côté, s'est consacré à Dieu par la circoncision.⁴ Vigée interprète cette prévenance de Dieu comme la chance offerte à l'homme de parler de Dieu. L'homme n'est plus condamné à se taire face à l'incommensurabilité de Dieu. Se mettre à l'écoute de Dieu ne signifie plus renoncer à soi. L'écoute, qui va au-delà de l'obéissance à laquelle on est contraint, se libère dans la parole.

Dans son poème, Vigée insiste sur le paradoxe que l'avenir de l'homme se joue dans ce revirement fondé sur l'écoute. Si l'on peut parler de Dieu grâce à sa prévenance, cela ne veut pas dire qu'il s'adapte à l'homme, mais simplement qu'il se tourne vers celui-ci. L'homme est certes en mesure d'entrer en relation avec Dieu, sans pour autant disposer de lui. En cela réside l'exigence (poétique) de Vigée : ne pas acquérir la possibilité de parler de Dieu en bradant pour ainsi dire ce qui constitue l'objet même du message. Pour Vigée, le message et son objet n'entretiennent pas un rapport antinomique. La langue (poétique) a selon lui le pouvoir de traduire l'intemporel dans la temporalité sans lui ôter sa force. « L'intemporel » se révèle comme source d'une irrésistible énergie emmagasinée pour le futur.

L'apparition de l'animal du sacrifice, du bélier, coïncide avec le « retour à l'ancien feu ». Ce revirement n'est pas synonyme d'une paralysie, car ce qui est ancien est précisément un feu, une pure énergie. L'ancien s'avère être ce

2 Cf. Omri Boehm, « Theologie des Ungehorsams. Israels Konservative berufen sich gern auf das Alte Testament und die Opferung Isaaks. Doch welchen Gott meinen sie eigentlich? », in *Die Zeit*, 21 novembre 2013, p. 66.

3 Cf. Claude Vigée, « L'objet du sacrifice. Essai sur l'autodestruction », in *Pentecôte à Bethléem*. Choix d'essais, 1960-1987. Paris : Parole et Silence, 2006, p. 49-67.

4 « Le sacrifice du bélier est la circoncision de YHWH », in Claude Vigée, *La lune d'hiver. Récit-Journal-Essai*. Paris : Honoré Champion, 2002, p. 355.

qui est éternellement nouveau, refoulé pour son ardeur irréductible. Le feu – métaphore qui domine dans le poème – signifie l’avenir du monde : « le feu vivant du monde ». La tâche de l’homme consisterait donc à accoucher de cet avenir. Il le dilapiderait s’il ne s’en remettait qu’à lui-même et à ses projets. Son action devrait plutôt viser à une réussite qui ne dépendrait pas de ses seules capacités.

Le poème « L’acte du bélier » illustre la lutte de Vigée pour surmonter le strict enchaînement en dégageant un sens. Sans que l’ordre logique soit altéré sur le fond, il se convertit en un apparent désordre créateur. Cette révolte contre le cours normal du monde au profit de la vie est caractéristique, semble-t-il, de Vigée. Tandis qu’il suspend la logique bien rodée de l’action et de la réaction, il échappe apparemment à tout conflit, mais adopte en fait la position la plus radicale que l’on puisse imaginer face à l’ordonnance du monde. Il mise à nouveau sur la vie sur laquelle s’étaient amoncelées des luttes et des oppositions comme autant de revendications à l’affirmation de soi. Se pourrait-il que le sens même de la vie s’étiole du fait des efforts nécessaires déployés par l’homme afin de l’organiser ?

J’ai beaucoup écrit sur Vigée, et un livre même a vu le jour, avec l’aide d’Irisz Sipos. Mais la signification qu’il revêt pour moi ne s’épuise pas en un objet d’étude. Depuis sa lecture à l’Université de Mayence le 21 avril 1998 et la visite qu’il nous fit en cette occasion, il appartient à notre cercle familial. Ma femme Catherine entretient également avec lui une relation amicale ; nos enfants lui sont attachés. Lors de nos rencontres dans son appartement parisien – en présence, au début de sa compagne, Evy – il nous semblait percevoir quelque chose qui ressemblait à de la tendresse.

Si je rapporte à moi-même le poème qu’il m’a dédié, « Quand vient sur nous le soir », alors j’apparais comme quelqu’un qui s’extirperait inconsciemment de la prison de son moi. Quoi qu’il en soit, il m’a encouragé à dégager ces élans de vie ensevelis sous les décombres de mon être.

Traduction d’Andrée Lerousseau.

